

LE CURE D'ARS, PATRON DES CURES DE L'UNIVERS

Conférence donnée par Mgr Guy Bagnard, évêque de Belley-Ars pour l'inauguration du Séminaire Saint Jean-Marie Vianney à Denver (Etats-Unis), le mercredi 8 septembre 1999.

1. Votre archevêque a voulu placer son nouveau séminaire sous le patronage du saint Curé d'Ars. Je ne crois pas que son initiative relève d'une simple convenance, celle de donner un nom à un nouvel institut. Le fait qu'il m'ait adressé une invitation avec une grande insistance, alors que je ne suis qu'un évêque bien modeste et même obscur, n'ayant d'autre titre que celui d'être évêque de Belley-Ars, m'incline à penser que ce séminaire, au moment où il ouvre ses portes, sous l'impulsion de votre évêque, voudrait recueillir l'héritage spirituel et pastoral du saint Curé d'Ars.

2. J'essayerai donc - dans les quelques mots qui suivent - de vous rappeler certains aspects de la vie de Jean-Marie Vianney, que l'Église nous présente comme un véritable trésor, puisqu'elle voit en ce curé de campagne « **le patron des curés de l'univers** ». Il est donc aussi le patron des curés américains ; et par conséquent, sa figure est proposée comme idéal de vie à tous les séminaristes, d'ici et d'ailleurs, qui se préparent à devenir prêtres.

3. C'était le sens des paroles de Jean-Paul II, adressées aux prêtres le Jeudi Saint 1986 : « *Combien d'entre nous se sont préparés au sacerdoce, ou exercent aujourd'hui leur difficile charge de curé, en ayant sous les yeux la figure de saint Jean-Marie Vianney. Son exemple ne saurait tomber dans l'oubli. Nous avons plus que jamais besoin de son témoignage, de son intercession, pour affronter les situations de notre temps* » (n°2).

Cet exposé se déroulera en trois parties :

- 1) Le saint ou l'union à Dieu.
- 2) Le prêtre ou le combat pour Dieu.
- 3) Le curé ou la charité pastorale.

1) LE SAINT OU L'UNION A DIEU

4. La première raison pour laquelle l'Église s'attache ainsi à Jean-Marie Vianney, c'est tout simplement par ce que c'est un saint.

5. La sainteté, en son mouvement profond, consiste à reconnaître Dieu comme réalité centrale et unique de l'existence. Le professeur Léo Scheffczyk fait remarquer que la plupart des personnes, même celles qui ont une certaine formation religieuse, accordent finalement à Dieu une place secondaire dans leur vie.

6. « Elles le mettent à l'arrière-plan et, à l'occasion, lui permettent de s'avancer durant des moments d'approfondissement, de doute ou de prière. Le centre de leur existence, de leur vie, de leurs activités et de leur jugement consiste en réalité dans les aspirations humaines et terrestres, les bonheurs passagers et la souffrance dont leur existence est largement remplie. Le saint, **par contre, réussit à renverser les choses** et à quitter les relations humaines pour la réalité divine. Celle-ci prend alors une place centrale dans sa vie, de telle façon qu'il sait voir le critère essentiel qui juge et pèse chaque mesure humaine. » (Conférence Thalbach, juillet 1990).

7. Le saint, a une fois pour toutes, opté pour Dieu. Il rencontre en Lui la lumière et la vérité qui vont désormais guider son existence. Il a été saisi. N'est-ce pas quelque chose de cette expérience qui se reflète dans les paroles de l'Évangile qui sont à l'origine de la vocation des premiers apôtres : « *Quittant tout, ils le suivirent !* » (Luc 5,4). Le Christ devient « la » raison de vivre. Tout sera regardé, apprécié, décidé à partir de ce centre rayonnant.

8. Littéralement, le « saint » est habité par Celui à qui il a tout donné. C'était ce que percevaient les innombrables pèlerins qui commençaient de défiler dans la paroisse d'Ars. L'exclamation de l'un d'entre eux résume bien le sentiment général : « *J'ai vu Dieu dans un homme !* » (Catherine Lassagne *Procès*, n°509, 510 et 489).

9. Cette familiarité du saint avec le monde invisible déclenche souvent, de sa part, des comportements et des paroles qui déconcertent ceux qui en sont les témoins. Mais, à la réflexion, ils apparaissent vite d'une profonde vérité.

10. Parmi de très nombreuses anecdotes - dont bon nombre sont consignées dans le procès de canonisation et donc revêtues du sceau de l'authenticité - j'ai retenu celle-ci. Comme souvent, chez le curé d'Ars, elle n'est pas dénuée de tout humour.

11. « *Un personnage important désire s'entretenir avec Monsieur Vianney. Le Vénérable Serviteur de Dieu le reçut avec beaucoup de personnes qui remplissaient la sacristie. Il s'en formalisa et dit, quand son tour fut venu, qu'il avait dîné avec l'Empereur, en lui reprochant de l'avoir fait attendre. « Monsieur, lui répondit le Saint Curé, je suis plus heureux que vous. Je déjeune tous les jours avec le Bon Dieu ».* (Mgr Fourrey, *Le Curé d'Ars tel qu'il fut*, p. 144).

12. L'interlocuteur du Curé d'Ars aura sans doute été interloqué par le propos inattendu. Mais c'est une invitation à un retour sur soi-même, à une interrogation profonde sur une manière de vivre et parfois le point de départ d'une véritable conversion. Les paroles des saints remettent toutes choses à l'endroit, par ce qu'elles émanent de Celui qui ordonne tout. Que l'on songe aux paroles de Jeanne d'Arc devant ses juges. Les mots des saints sont des traits de feu qui surgissent comme l'éclair et qui redonnent à chaque chose leur vraie place devant Dieu. C'est le monde tel que Dieu le veut.

13. La sainteté conduit ainsi à renouveler même les démarches les plus habituelles de la vie chrétienne. La prière, par exemple, si Dieu est à la place qui Lui revient, prend une forme inattendue : « *Quand on ne dit plus rien au Bon Dieu, mais qu'on sait qu'Il est là, c'est la plus belle prière, celle-là !* » André Frossard écrivait que « *l'âme contemplative n'est pas celle qui voit, mais qui est vue et qui le sait.* » (*L'art de croire*, Paris, 1979 p. 172). C'est sans doute pour cette raison que, dans les moments d'immense détresse

intérieure qui l'avaient amené à dire un jour en public : « *Parfois, le dégoût de la prière m'accable* », Jean-Marie Vianney n'a jamais cessé de prier ! Il aimait Dieu au-dessus de son plaisir.

14. C'est dans ce même esprit qu'il pouvait émettre ce jugement d'une vérité spirituelle si exemplaire ; « *Quand on n'a pas de consolation, on sert Dieu pour Dieu ; quand on en a, on est exposé à servir Dieu pour soi* ». Simplicité des formules et, en même temps, acuité du regard intérieur. Il disait encore : « *On fait beaucoup plus pour Dieu en faisant les mêmes choses sans plaisir et sans goût* » (Catherine Lassagne, Procès n° 502).

15. Lorsque Dieu est ainsi mis à la première place, le regard sur les sacrements se trouve lui-même modifié en profondeur. Jean-Marie Vianney disait par exemple de l'Eucharistie : « *Toutes les bonnes œuvres réunies n'équivalent pas au sacrifice de la Messe par ce qu'elles sont les œuvres des hommes, et la sainte Messe est l'œuvre de Dieu. Le martyr n'est rien en comparaison : c'est le sacrifice de l'homme fait à Dieu de sa vie ; la Messe est le sacrifice que Dieu fait pour l'homme de son Corps et de son Sang.* » (Ravier p.21).

16. De même, pour le sacrement de Réconciliation : « *Ce n'est pas le pécheur qui revient à Dieu pour lui demander pardon ; mais c'est Dieu lui-même qui court après le pécheur et qui le fait revenir à lui.* » (Nodet *Le Curé d'Ars* p. 128).

17. Enfin, à propos du prêtre, il a cette formule saisissante dans sa simplicité : « *Le sacerdoce c'est l'Amour du Cœur de Jésus* ». Le ministère presbytéral retrouve ainsi son enracinement christologique (Ravier p.14).

18.

2) LE PRETRE OU LE COMBAT POUR DIEU

18. Cette intimité avec Dieu fut amorcée dès sa petite enfance, dans une atmosphère familiale chrétienne, et poursuivie tout au long de sa jeunesse. Il s'ouvre alors progressivement au désir d'être prêtre.

19. Il a dix-sept ans quand, pour la première fois, il en fait la confidence à sa mère et à sa tante Humbert. Il en indique le motif précis : « *Si j'étais prêtre, je voudrais gagner beaucoup d'âmes* » (Trochu, *Le Curé d'Ars*, Lyon-Paris, 1925, p.41 Cf. Ravier p.8).

20. Ces quelques mots prononcés, sans doute avec beaucoup de discrétion et de pudeur, révèlent la manière dont ce garçon se représentait la mission du prêtre. À ses yeux, il reçoit la charge de faire triompher Dieu dans le cœur humain. Quelque chose de cette vision du prêtre se retrouve dans la brève conversation qu'il a avec le petit berger Antoine Givre, quand, 15 ans plus tard, le 13 février 1818, il arrive à Ars, sa paroisse. Perdu dans le brouillard, le nouveau desservant ne sait plus de quel côté diriger ses pas. Il avise alors un jeune garçon qui garde ses moutons. Et, après avoir obtenu le renseignement souhaité, il lui dit : « *Tu m'as montré le chemin d'Ars, je te montrerai le chemin du ciel.* »

21. Tout le mystère du prêtre se trouve livré dans ces simples mots. Sa raison d'être est de faire passer de la terre au ciel ceux à qui il est envoyé. L'existence humaine est semblable à la traversée d'un fleuve ; il s'agit de passer d'une rive à l'autre. C'est un exercice périlleux comme tout passage. On peut se perdre ; on peut manquer le but. Il est

indispensable d'avoir un « passeur ». Le prêtre aide à la traversée, car il apporte avec lui la force même de Dieu.

22. L'existence humaine est ainsi revêtue d'un immense sérieux. L'enjeu est considérable : ou rejoindre ou manquer Dieu. Il s'agit d'un combat où se joue l'éternité, le « ciel », comme dit Jean-Marie Vianney, c'est-à-dire la vie en plénitude avec Dieu ! Les textes liturgiques s'en font l'écho : « *Que l'Esprit Saint fasse de nous une éternelle offrande à ta gloire pour que nous obtenions un jour les biens du monde à venir.* » (Prière eucharistique n°3).

23. Cette vision du prêtre, qui expose sa propre vie pour que la vie de Dieu soit donnée aux hommes, s'enracine très loin dans l'histoire de son enfance. Les bouleversements entraînés par la Révolution française ont décimé les prêtres. Le sang a beaucoup coulé. Bien des prêtres ont été supprimés dans des exécutions sommaires. Certains ont signé le serment demandé par la Constitution civile du clergé, s'écartant ainsi de l'Église. Un grand nombre ont été déportés ou se sont d'eux-mêmes exilés. Ceux qui restent - le petit nombre - sont obligés de se cacher, en raison de leur fidélité à l'Église. Ils entrent dans la clandestinité et c'est dissimulés qu'ils poursuivent leur ministère. « *Le jour, ils se tiennent dans les fermes isolées, parfois déguisés en fermiers ; la nuit, conduits par des « catéchistes » - des personnes sûres - ils se rendent dans les villages pour administrer les sacrements* » (Thèse Enzo Biemmi, 1995, p.39).

24. C'est dans ce contexte que le jeune Vianney a évolué. Certains soirs, à la tombée de la nuit, la mère de famille rassemblait ses enfants et les emmenait secrètement. Elle avait appris qu'un missionnaire - on ignorait même son nom - était de passage dans une ferme. Voici comment Mgr Trochu évoque cette période tourmentée.

25. « *Les Vianney partaient le soir sans bruit et ils marchaient parfois longtemps dans les ténèbres. Jean-Marie, tout heureux d'aller à cette fête, allongeait vaillamment ses petites jambes. Ses frères et ses sœurs murmuraient quelquefois, trouvant la distance exagérée, mais leur mère leur disait : « Imitez donc Jean-Marie qui est toujours empressé ». Arrivés à l'endroit convenu, on les introduisait dans une grange ou dans une chambre retirée, éclairée à peine. Près d'une pauvre table, priait un inconnu aux traits fatigués, au suave sourire. Les mains accueillantes, il s'avancait vers les nouveaux venus. Puis, dans l'angle le plus reculé, s'échangeaient des confidences. Derrière un rideau de fortune, à voix très basse, le bon prêtre conseillait, rassurait, absolvait les consciences. Quelquefois aussi, de jeunes fiancés demandaient qu'on bénît leur mariage. Enfin, c'était la messe tant désirée des grands et des petits. Le prêtre disposait sur la table l'ardoise consacrée qu'il avait apportée avec lui, le missel, le calice et plusieurs hosties, car il ne serait pas seul à communier cette nuit-là ; il se revêtait à la hâte de ses ornements plissés et ternis. Puis, au milieu d'un silence profond, il commençait les prières liturgiques : « Je monterai à l'autel du Seigneur ». Quelle ferveur dans sa voix et, dans l'assistance, quel recueillement, quelle émotion ! Combien fut remué, en ces minutes inoubliables, l'âme du petit Vianney.* » (Trochu, op.cit. p.17).

26. Jean-Marie regardait, participait. Il avait sous les yeux le visage de ces prêtres héroïques qui risquaient leur vie. C'est dans ces conditions qu'il fit sa première communion dans une maison aux volets clos, de bon matin, avec des chars de foin devant les fenêtres, que des hommes s'employaient à décharger tranquillement pour éviter d'éveiller toute curiosité. Jean-Marie Vianney avait alors treize ans passé.

27. Le prêtre, dans ce contexte, est apparu au jeune Jean-Marie comme un véritable combattant au service de la cause de Dieu. N'est-ce pas dans cette perspective qu'au moment où il reçut le sacrement de confirmation, il voulut ajouter à son nom de baptême : *Jean-Marie*, celui du « *Baptiste* » pour indiquer clairement qu'il voulait désormais agir à la manière du Précurseur, celui qui ouvre les voies du Seigneur, [celui qui se porte au-devant et prépare le chemin de Celui qui vient.]

28. Mais où se déroule la véritable lutte ? Jean-Marie comprit très tôt qu'il fallait la situer dans l'âme humaine. Il dira plus tard : « *Que c'est beau une âme ! L'image de Dieu se réfléchit dans une âme pure comme le soleil dans l'eau.* » (Ravier, p.32)

29. Mais cette transparence rencontre bien des obstacles. En ce lieu secret de la conscience se déroulent les combats les plus grandioses comme aussi les plus invisibles. C'est là que se prennent les décisions les plus lourdes de conséquences ; là que se glissent le doute, les négligences qui entraînent les pires lâchetés ; mais là aussi que se fait le choix du martyr et le don de soi sans retour.

30. N'est-ce pas cette même vue que propose le Concile Vatican II dans la ligne de la grande tradition chrétienne, lorsqu'il voit dans le désordre du monde, la conséquence d'un désordre plus essentiel :

31. « *En vérité, les déséquilibres qui travaillent le monde moderne sont liés à un déséquilibre plus fondamental qui prend racine dans le cœur même de l'homme. C'est en l'homme lui-même, en effet, que de nombreux éléments se combattent... Faible et pécheur, il accomplit souvent ce qu'il ne veut pas et n'accomplit point ce qu'il voudrait. En somme, c'est en lui-même qu'il souffre division* » (Gaudium et Spes n°10).

32. Jean-Marie Vianney est imprégné de « *cette vision spirituelle du monde de la création et de la rédemption* » (Ravier p.24). Convaincu que c'est à ce degré de profondeur que se joue dans l'existence la destinée éternelle de la personne humaine, il va progressivement se laisser emprisonner au confessionnal. Car c'est là que l'âme est libérée de toutes ses lourdeurs.

33. On a peine aujourd'hui à se représenter ce qui s'est passé à Ars au cours des vingt dernières années du pastorat de Jean-Marie Vianney. L'affluence des pèlerins qui viennent chercher lumière, réconfort et pardon grandit avec les années. Jean-Marie Vianney en arrive à utiliser plusieurs confessionnaux disposés en différents lieux de cette petite église de village. Et il passe de l'un à l'autre selon le nombre de ceux qui attendent en ces différents lieux, pendant que deux ou trois paroissiens assurent l'ordre.

34. Il y a le confessionnal des hommes, à l'entrée de la sacristie, celui des femmes, dans la chapelle Saint Jean-Baptiste, celui des prêtres et des religieux derrière l'autel, celui des paroissiens dans la chapelle des Saints Anges et, enfin, celui des grands pécheurs - car ils avaient aussi un confessionnal - tout près de l'entrée de l'église. En effet, Jean-Marie Vianney s'était vite aperçu que, parmi ceux qui venaient incognito à Ars, - et parfois de loin - il s'en trouvait qui avaient abandonné depuis longtemps la pratique religieuse. Ils revenaient vers Dieu après de longues années d'éloignement, à la suite d'une vie mouvementée. Il fallait leur faciliter la démarche. Il avait donc fait percer une porte sur le côté droit de l'église près de l'entrée. Une porte discrète, presque cachée ; et là se tenait

le confessionnal. Avec son langage imagé, Jean-Marie Vianney avait dit un jour : « *C'est ce confessionnal qui m'a permis de prendre des âmes au vol !* »

35. Cinq jours avant de mourir, le 29 juillet 1859, il était encore au confessionnal ! Le jour même de sa mort, dans sa chambre, étendu sur son lit, quelques heures avant de rendre le dernier soupir, des pénitents sont encore là pour supplier cet homme qui meurt de leur donner l'absolution !

36. On a peine à le croire, et pourtant c'est la vérité historique. Cela nous aide à accueillir l'Évangile lui-même dans ses pages les plus surprenantes. Les saints rendent crédible l'histoire de Jésus. Par ce qu'ils boivent à la source de la sainteté du Christ, ils en reproduisent les effets ; le Christ avait dit aux Apôtres : « *Celui qui croit en moi, fera les mêmes œuvres que je fais et il en fera même de plus grandes !* » (Jn 14,12). Ainsi le prêtre devient-il un combattant aux côtés de Dieu pour que l'homme soit libéré et accomplisse sa vocation éternelle : « gagner les âmes ».

37. L'humour de l'histoire, c'est que l'on refusa à Jean-Marie Vianney les pouvoirs de confesser lors de son ordination. Il ne les reçut qu'un an plus tard (Trochu *op.cit.*pp.121 et 126-127 ; Fourrey *Le Curé d'Ars authentique* p.99). On le jugeait inapte. Et pourtant, il est devenu le plus grand confesseur que nous connaissions dans l'histoire de l'Église. On estime à près d'un million le nombre de ceux qui ont reçu de lui le pardon de leurs péchés.

3) LE CURE OU LA CHARITE PASTORALE

38. C'est Jean-Marie Vianney lui-même qui faisait cette distinction entre le prêtre et le curé. Catherine Lassagne le rapporte dans sa déposition au Procès de canonisation : « *Je lui ai entendu dire : je ne suis pas content d'être curé, mais je suis bien content d'être prêtre pour pouvoir dire la Messe* ». (Procès n°471).

39. Avec l'affluence des pénitents – entre 300 et 500 par jour – Jean-Marie Vianney ne pouvait plus se consacrer à sa paroisse. Les paroissiens n'avaient plus leur curé ! Conscient d'une responsabilité qu'il n'exerçait plus, Jean-Marie entraînait dans l'angoisse : « *Je serais le plus heureux des prêtres, si ce n'était cette pensée qu'il me faut paraître au Tribunal de Dieu avec ma pauvre vie de curé.* » (Procès n°491). « *La fatigue, ce n'est rien, mais paraître au Tribunal de Dieu comme curé – passer d'une cure au Tribunal de Dieu, cela, on ne sait pas ce que c'est* ». (Nodet *Pensées* p. 105 ; Le Sourd p. 154).

40. La mission du curé est une tâche redoutable, précisément par ce qu'il s'agit d'ouvrir le chemin de Dieu dans les âmes : qui le fera si le curé ne peut plus exercer sa charge ?

41. On se souvient des mots de Saint Augustin : « *Pour vous, je suis évêque ; avec vous je suis chrétien. Le premier nom est celui d'un office reçu ; le second de la grâce. Le premier est celui d'un danger ; le second, du salut* » (Sermon 340,1).

42. Jean-Marie Vianney disait, en des accents qui annoncent ceux de *Pastores dabō vobis* : « *Le prêtre n'est pas prêtre pour lui... Il n'est pas pour lui, il est pour vous.* » (Ravier p.21). C'est surtout dans la charge de curé que se vérifient ces mots. Aussi, Jean-Marie Vianney, devant l'impossibilité où il était d'accomplir sa charge, eut-il le désir de fuir

sa paroisse. Il le fit à plusieurs reprises. Mais toujours finalement, il revint à l'appel de son Évêque !

43. Il avait au plus haut point le sens de ce que « *Pastores dabo voit* » appelle **la charité pastorale** : « *la vertu par laquelle nous imitons le Christ dans son don de soi et dans son service, ... la vertu qui détermine notre façon de penser et d'agir, ... le principe intérieur et dynamique capable d'unifier les diverses et multiples activités du prêtre, ... un choix d'amour par lequel l'Église et les âmes deviennent son intérêt principal* ». (PDV n°23).

44. Comment se manifeste cet amour du curé pour le troupeau qui lui est confié ? Catherine Lassagne rapporte un geste symbolique tout à fait singulier. L'opinion commune, dit-elle, est que « *lorsqu'il vint prendre possession de la paroisse d'ars, il se mit à genoux dès qu'il aperçut les toits des maisons, pour demander à Dieu des grâces abondantes pour lui et pour ses paroissiens.* » (Procès n°469)

45. C'est ce geste qu'a repris Jean-Paul II. Lui-même raconte son arrivée comme jeune prêtre dans sa première paroisse : « *Au loin j'apercevais l'église de Niegowic. C'était le temps de la moisson. Je marchais entre les champs de blé en partie déjà moissonnés, en partie ondulant encore au vent. Lorsque j'arrivais finalement sur le territoire de Niegovic, je m'agenouillai et baisai la terre. J'avais appris ce geste chez saint Jean-Marie Vianney.* » (*Ma vocation, don et mystère* p.75-76). Depuis, Jean-Paul II reproduit ce geste à chacun de ses voyages dans le monde. Cet agenouillement exprime d'une façon symbolique l'amour qui lie, dès son arrivée, le pasteur à son troupeau. Il est la première manifestation de la charité pastorale.

46. Par la suite, ce service du pasteur prit des formes très concrètes. Jean-Marie Vianney, on le sait, commença par passer de longues heures d'adoration devant le Saint-Sacrement. Mais, en même temps, il alla systématiquement visiter les paroissiens. C'était à l'époque, une véritable révolution ! Voici comment le Père Nodet décrit la pastorale du Curé d'Ars :

47. « *Jean-Marie Vianney s'était lié corps et âme à ses gens d'Ars. Sa prière était leur prière. Leur labeur était son labeur. Ce fut une attitude étonnante pour les curés, ses voisins, qui étaient persuadés que la perfection était de rester dans leur presbytère à l'ombre de l'église pour y prier, y étudier, quand ils en avaient le goût, et cultiver leur petit jardin traditionnel. Ils attendaient que la cloche fêlée suspendue à la porte d'entrée, s'agite pour qu'ils se donnent le droit de se pencher sur les difficultés ou les projets de quelque paroissien. Ce n'était qu'en « cas d'urgence » qu'ils considéraient comme une obligation d'aller les voir.*

48. *Monsieur Vianney, qui avait longtemps vécu du travail de la terre, avait senti qu'il était souhaitable de changer la tradition. Dès son arrivée, il avait prétendu connaître tous ses gens et les connaître chez eux. À l'heure de midi et contre toutes les habitudes, il allait visiter les familles les unes après les autres. En pénétrant dans la cour, il appelait, de sa voix éraillée, le maître de maison par son prénom et, avant que l'émotion ne fût retombée autour de la table, il entrait de son pas rapide, priait tous les présents de se rasseoir et de poursuivre leur repas qui fumait discrètement dans chaque écuelle. Debout, appuyé sur un bahut ou sur le rebord d'une fenêtre, il parlait à ces pauvres gens des travaux en retard, des méfaits de la grêle ou de la gelée, des bêtes qu'il avait entendu remuer en passant devant l'écurie. Puis, insensiblement, il en venait à parler des enfants. Alors, il engageait*

les parents à ne pas gronder toujours mais à prendre conscience de leur responsabilité. Vos enfants se souviendront bien plus de ce que vous aurez été que de ce que vous aurez dit. »(Le Curé d'Ars pp.13-16).

49. Il s'aperçut bientôt du manque total d'instruction des enfants du village. La plupart ne savaient ni lire, ni écrire, pas même signer leur nom. Aux yeux de Jean-Marie Vianney, l'ignorance était l'une des plus grandes pauvretés. Il prit le parti de lutter contre elle. Dans le minuscule village d'Ars, il ouvrit une école pour les filles, puis une pour les garçons.

50. Mais surtout, Jean-Marie Vianney fut profondément touché par la misère de ces petites filles et de ces adolescentes que l'on rencontrait le long des chemins. Abandonnées par leurs parents, elles allaient de ferme en ferme chercher de quoi manger et où se loger. La tourmente révolutionnaire, les guerres de Napoléon, l'instabilité politique avaient provoqué d'immenses détresses dans la population.

51. Jean-Marie Vianney se fit donc maçon ! Il transforma une ancienne maison qu'il avait achetée et y accueillit gratuitement toutes les orphelines de la région, avec le concours de trois jeunes filles d'Ars. Ce fut le fameux orphelinat de la « Providence ». Il y reçut jusqu'à 80 pensionnaires.

52. Il serait trop long de rappeler ici tous les aspects de la pastorale de Jean-Marie Vianney. Tout montre que l'action du nouveau curé fut considérable et transforma le village. Ses prédications impressionnaient. L'un des points sur lesquels il insistait régulièrement était le repos du dimanche.

53. *« Le dimanche, c'est le bien du Bon Dieu. C'est son jour à lui, le Jour du Seigneur. Il a fait tous les jours de la semaine, il pouvait les garder tous : il vous en a donné six, il ne s'est réservé que le septième. De quel droit touchez-vous à ce qui ne vous appartient pas ? Vous savez que le bien volé ne profite jamais. Le jour que vous volez au Seigneur ne vous profitera pas non plus. Je connais deux moyens bien sûrs de devenir pauvre : c'est de travailler le dimanche et de prendre le bien d'autrui. »* (Trochu, op. cit. p. 175).

54. Le curé avait remarqué que les femmes surtout n'avaient jamais un instant de répit le dimanche. Il invita alors les familles à faire *« un maximum de travail le samedi, afin de pouvoir se reposer le dimanche. »* *« Il y a en a, disait-il, qui font exprès et laisseront tomber beaucoup de choses à arranger dans la semaine pour les faire le dimanche, comme nettoyer, ranger, plier le linge dans une armoire. Il faut au contraire faire tout ce que l'on peut le samedi, pour être libre le dimanche ».* (Nodet, *Un homme social, monsieur Vianney, Curé d'Ars*, p. 24).

55. De leur côté, les domestiques et les journaliers, sous la pression des propriétaires, étaient constamment à la tâche. Les interventions du curé finirent par produire leurs effets. Voici comment l'Abbé Nodet en rend compte :

56. *« Un nommé Rousset, fermier du petit domaine du château, déclara que ses domestiques ne travailleraient plus le dimanche. Ce geste fut imité par presque la totalité des gros fermiers, qui n'en diminuèrent pas pour autant le salaire de leurs employés. Il est évident que les domestiques de tout le pays l'apprirent et réclamèrent leur dimanche à leur patron. »* (Nodet, op. cit p.25).

57. La vie de famille retrouva ses droits. De même, la disparition des cabarets dans le village eut pour effet de diminuer le nombre des alcooliques ; les hommes rentraient le soir à la maison sans violence ni agressivité. L'atmosphère dans les familles s'en ressentit fortement.

58. C'est ainsi que Jean-Marie Vianney, sans l'avoir expressément voulu, en ne recherchant que le bien des âmes, **fit œuvre sociale**. Il « *s'ingénia à prendre des initiatives adaptées à son temps et à ses paroissiens* » (Jean-Paul II, *Lettre pour le Jeudi Saint 1986*, n°6), relevant ainsi le défi évangélique de son époque. Mais il le fit toujours comme « **pasteur** », et non comme « agent social » préoccupé du seul bon ordre de la société.

59. Si Jean-Marie Vianney, dit le saint-Père, fut très proche de ses paroissiens, ce fut toujours « *dans une perspective qui était celle de leur salut et du progrès du Royaume de Dieu* ». Car le prêtre « *est le témoin et le dispensateur d'une vie autre que la vie terrestre. Il est essentiel à l'Église que l'identité du prêtre soit sauvegardée, avec sa dimension verticale. La vie et la personnalité du Curé d'Ars en sont une illustration particulièrement éclairante et vigoureuse.* » (ibid. n°10). Telle fut une des caractéristiques du ministère de Jean-Marie Vianney comme curé.

60. Les saints ont ce pouvoir de transformer la vie dans ses plus humbles réalités, en étant simplement imprégnés de la vie de Dieu. C'est pour cette raison profonde que le Curé d'Ars est devenu « *un modèle sacerdotal pour tous les pasteurs* » (Jean-Paul II, op. cit. n°4). Le secret de sa générosité se trouve dans son amour de Dieu, vécu sans mesure. Significative est sa dernière prière, au soir de sa vie :

« Ô mon Dieu, j'aime mieux mourir en vous aimant, que de vivre un seul instant sans vous aimer. »